

Luc 12,13-21

Dimanche 2 août 2025, Evreux

Méditer sur notre mort ?

Un sens trivial

Il paraît que cette année, la récolte de blé est exceptionnelle. C'est en tout cas l'aveu d'un cousin qui a moissonné récemment en Seine-Maritime. Par chez nous l'année 2025 est aussi une excellente année pour les cerises, pour les groseilles, et même peut-être pour les raisins... Soyons contents pour ceux qui cultivent ou qui ont des arbres fruitiers, – si la grêle n'est pas venue s'en mêler ! Ce genre d'abondance ne fait de mal à personne. Ce n'est pas chaque année comme ça, autant en profiter.

Or voilà que dans cette abondance des fruits et du blé, Jésus – et avec lui ceux qui font des propositions de textes bibliques pour le dimanche - nous glisse malicieusement une parabole. Justement, il y est question d'un homme qui avait fait d'excellentes récoltes, au point que ses greniers étaient devenus trop petits. Et là aussi, le contentement est à son comble. Il faut dire que le cultivateur, déjà riche avant de moissonner, voit les choses en grand. Il bâtit de nouveaux greniers et s'organise des vacances bien méritées : « mon âme, repose-toi, bois, mange, et jouis de la vie ! » Il aurait tort de s'en priver. Ce n'est pas chaque année comme ça, alors qu'il en profite !

Eh bien, Jésus ne semble pas de cet avis ! Brusquement sa parabole tourne vinaigre : Dieu lui-même survient, pour annoncer la mort imminente de l'homme riche, assortie d'une parole définitive. « Insensé ! Pour qui donc ce sera, maintenant, tout ce que tu as accumulé ? » Et avant que ses auditeurs aient pu répondre quelque chose, Jésus sort de la parabole et donne la morale de l'histoire : « ainsi en est-il de celui qui amasse des richesses pour lui-même, et pas pour Dieu. »

Une morale bien connue, qui dénonce la cupidité et l'amour excessif de l'argent, et qui nous rappelle d'autres avertissements sévères de Jésus à ce sujet : « on ne peut pas servir Dieu et l'argent, il faut choisir... » Avec ici un rappel : nous sommes mortels, et – à moins de nous appeler Toutankhamon - nous n'emporterons pas nos richesses dans la tombe.

Que faire de ces paroles ? Bien-sûr, voilà une sagesse spirituelle qui mérite d'être rappelée de temps en temps à nos cœurs trop inconstants et oublieux. Mais posons-nous tout de même deux questions :

- Première question : que pensons-nous du Dieu de cette parabole, qui tient dans sa main le grand livre du compte de nos jours ? A-t-il un pouvoir sur l'heure de notre mort, ou se contente-t-il de la connaître et parfois de l'annoncer ? Et tient-il aussi dans sa main le livre du compte des jours des enfants innocents de Gaza, des vieux dictateurs qui se maintiennent au pouvoir jusqu'à un âge avancé, et des richissimes patrons des grandes entreprises mondiales qui, semble-t-il, ne meurent pas plus jeunes que les autres ?
- Deuxième question aussi : la pédagogie du Dieu de la parabole est-elle vraiment efficace ? Ceux qui vivent dans un esprit d'accumulation ne savent-ils pas aussi transmettre leurs biens à leurs enfants, et organiser de belles obsèques pour eux-mêmes ? L'idée de leur mort les pousse-t-elle vraiment à changer de vie ? Et si leur mort survient soudainement, n'est-ce pas d'ailleurs une forme de chance à l'heure où l'on redoute tant de finir sa vie dans de longues souffrances et dans la déchéance ? Quel est, au fond, le ressort qui va faire qu'un homme pourra entendre la parabole ?

Un étrange retournement¹

Prenons un peu de recul, en resituant la parabole dans le cadre où Luc l'a placée. Voilà un homme qui, du milieu de la foule, interpelle Jésus : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage. » En voilà un qui n'a pas peur de déballer ses affaires de famille devant tout le monde ! Et qui n'a pas peur de prendre Jésus pour un justicier à ses ordres !

C'est donc à cet homme-là, et à la foule dont il vient de sortir, que Jésus raconte la parabole de l'homme riche. Or cette parabole produit, par rapport à l'intervention de l'homme, un écart très étrange. Elle nous fait passer, d'une querelle autour d'un héritage, à l'histoire d'un homme qui précisément ne pense pas à son héritage ! « Pour qui donc ce sera, maintenant, tout ce que tu as accumulé ? »

Qu'est-ce que c'est que cette double histoire d'héritage, le premier conflictuel, et le second oublié ? Comment passe-t-on de l'un à l'autre ? Comment passe-t-on, presque sans s'en apercevoir, de la dispute de deux frères autour d'un père absent, à l'histoire d'un homme qui semble ne pas avoir d'enfant, ou bien qui les oublie au point de n'amasser de grandes richesses que pour lui-même ?

¹ La réflexion qui suit s'inspire de la lecture récente de Marie Balmary, *Ce lieu en nous que nous ne connaissons pas*, Paris : Albin Michel, 2024.

- Est-ce que c'est, par exemple, une histoire purement morale ? Un avertissement que Jésus adresserait au frère, en lui disant : « attention, si tu t'attaches trop aux richesses de ton héritage, tu vas finir par t'enfermer dedans et ne plus savoir donner quelque chose ! »
- Ou bien est-ce plutôt une histoire psychologique, qui suggère que les deux frères sont piégés par un père qui n'a pas préparé son héritage ? Deux frères dont la dispute reflèterait alors leur frustration, la frustration de ne pas avoir été suffisamment reconnus par ce père défunt ?

Un second retournement, théologique

Une troisième piste est possible, à la croisée entre psychologie et théologie. Revenons pour cela à l'interpellation du frère. « Maître, Rabbi, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage. » C'est-à-dire, finalement : prends la place de mon père, et fais-moi justice. Prends la place de maître, que mon père avait jusqu'à présent vis-à-vis de moi. Ou bien prend la place d'un serviteur, qui fait ce que je lui demande sans discuter, et dis à mon frère de faire ce que je lui demande.

Jésus a donc devant lui une sorte de petit chef, qui ne pense les choses que sous l'angle du commandement et de l'obéissance, soit qu'il soit dans la position de l'enfant qui obéit, soit qu'il soit le maître qui commande. Un petit chef prêt à le manipuler, de la même façon qu'il prend la foule en otage en ramenant ses petites affaires sur le devant de la scène. Et à ce petit chef Jésus répond comme le font les rabbins (avant les jésuites et avant les psys) : il répond par une question ! « Homme, qui m'a établi pour juger vos affaires et partager vos biens ? »

Le frère est renvoyé à l'idée qu'il se fait de Jésus, et sans doute à l'idée qu'il se fait d'un envoyé de Dieu, et à l'idée de Dieu lui-même. Un homme qui pense tout en termes de commandement et d'obéissance, comment n'aurait-il pas la même image de Dieu et de ses envoyés ?

Et vous remarquerez que la question de Jésus est très taquine, comme on se taquine entre amis, ou entre frères et sœurs. Les mots utilisés par Jésus sont exactement ceux qui avaient été utilisés autrefois par deux hommes se disputant, et que Moïse voulait séparer. « Qui t'a établi chef pour juger nos querelles ? » Jésus est très taquin, sérieusement taquin : « alors toi qui m'interpelles, du milieu de la foule, est-ce que tu penses vraiment que je vaudrais mieux que Moïse, qui a été obligé de fuir dans le désert à cause de la dispute de deux frères ? »

Et sa taquinerie est affectueuse, autant que sérieuse. « Homme », dit Jésus. Non pas petit chef, ou enfant soumis, mais « homme ». Homme appelé à devenir simplement homme, et non pas chef, ou juge, ou encore serviteur.

- Homme, tu te trompes de porte : pour le règlement des contentieux, va voir les héritiers de Moïse.
- Homme, tu te trompes de Dieu : Dieu n'est pas le justicier ultime de tes petites affaires, Dieu n'est pas celui qui doit te rendre justice, ou même te rendre riche ; mais Dieu te questionne, et Dieu t'appelle à revisiter tes motivations.
- Homme, prends conscience que tu te trompes de Dieu, et que tu te trompes d'objectif : plutôt que de chercher à accumuler, ouvre-toi aux autres et partage.

L'angoisse, l'autre et la mort

Mais quel est donc le nœud de cette erreur, de cette fausse route que Jésus interpelle chez ce frère en colère ? Y aurait-il un espace où la parole de Jésus pourrait venir y germer ? Quel est le moteur de l'esprit d'accumulation chez cet homme, et chez nous évidemment, sinon celui de l'inquiétude, et même de l'angoisse ?

- Angoisse du frère, de ne pas avoir ce qui lui revient. Angoisse de ne pas être reconnu pleinement comme l'enfant de ce père dont il demande à hériter. Angoisse de manquer de cet argent dont il pense avoir besoin.
- Angoisse qui ressemble à celle de l'homme riche de la parabole. Angoisse de ne pas avoir assez. Angoisse de ne pas pouvoir contenir tout ce qu'il a gagné. Angoisse que demain peut-être, il pourrait manquer.

Une sourde angoisse traverse l'histoire de ces deux personnages, celui de la foule et celui de la parabole :

- C'est pourquoi Jésus ne se prononce pas sur le droit de l'homme à récupérer sa part d'héritage. Sans doute est-il dans son droit, mais ce n'est pas le problème.
- Et c'est pourquoi aussi la parabole ne vient pas dénoncer la richesse du riche en tant que telle. Jésus n'est pas Proudhon ou Marx. Ce riche n'a pas volé ce qu'il a gagné. Seulement, il ne s'en sert pas d'une façon qui puisse desserrer son angoisse. Il ne s'en sert pas « pour » d'autres, et pour Dieu.

Car seuls les autres, et seul Dieu, venant prendre place dans notre vie, peuvent ainsi desserrer l'angoisse. En faisant mourir un peu de nous-mêmes : un peu de notre temps, de nos biens, de notre patience, de notre suffisance... tout cela pour nous élargir, et nous permettre de respirer mieux.

C'est pourquoi il est question de mort, dans la parabole. De mort qui semble faire étrangement alliance avec le Dieu qui l'annonce. « Cette nuit-même, tu cesseras de vivre. » La mort n'est pas la menace qu'un Dieu dominateur brandirait avec colère. Mais la mort est cette réalité qui oblige à vivre sa vie plus intelligemment, de façon moins « insensée », comme dit la parabole. La mort est ce qui dévoile le fond de l'angoisse qui pousse à accumuler et à se faire serviteur de ses biens.

Ici la mort est dévoilée, et avec elle est dévoilée l'impasse qui consiste à boucher l'angoisse en accumulant des biens. Il y a un autre chemin, dit Jésus. C'est le chemin des autres, et celui du Dieu qui ne se présente pas comme un maître dominateur, ou comme un juge pour nous justifier, mais comme un ami pour nous interpeller et faire chemin avec nous.

C'est pour cela, et uniquement pour cela, que la mort se présente ici comme une alliée de la pédagogie de Dieu. Evidemment la mort n'est pas notre amie, elle demeure « le dernier ennemi qui sera vaincu », comme l'écrit Paul. Mais la mort interpelle et accompagne notre vie, et d'une certaine façon, elle fait signe du Dieu qui interpelle et qui accompagne notre vie. Pour nous rendre plus vivants.